

suite de JEAN GRANGE

guerre les péripéties de sa campagne d'où il reviendra vivant. Ses notes très personnelles, donc non censurées, nous permettent de bien cerner son quotidien. Ce fut aussi celui de Jean Grange (voir en cadré ci-contre).

Jean Grange et son 132 RI ne restent que trois semaines dans ce secteur des Eparges, théâtre de luttes très meurtrières. Celle du 5 au 12 avril permet au régiment de reprendre un moment la Crête des Eparges. Le 2 août 1915, il est relevé et envoyé se reposer et s'instruire pas très loin, à Villote devant St Mihiel. Le régiment était aux Eparges depuis novembre, soit 9 mois. Il a bien mérité du repos, mais le repos complet ne dure que quatre jours, car dès le 9, note le JMO : « Remise en main du régiment par des exercices, tirs, marches. »

En présence de Joffre et de Kitchener

Le 17 août 1915, le Régiment prend part à une prise d'armes en présence du Ministre de la guerre français, Alexandre Millerand, du général Joffre, Commandant en chef et du général anglais Kitchener, ministre de la guerre.

Ce général anglais sera tué le 5 juin 1916 au large des Orcades.- archipel au nord de l'Ecosse- au cours d'une mission vers la Russie, sur un croiseur cuirassé, qui tomba sur une mine. Alors âgé de 66 ans, il préféra couler avec le navire plutôt que de mourir glacé dans les eaux. Son corps ne fut jamais retrouvé. A Lyon, le 17 juillet 1916, le pont du Midi sur la Saône deviendra le pont Kitchener.

EN CHAMPAGNE

Le 2 septembre, les hommes du 132 quittent à pied cette région de la Meuse pour la Champagne où ils arrivent après de longues marches le 24. Dès le lendemain, leur régiment participe aux combats. Le 27, « il enlève la butte de Souain et la tranchée du Satyre, mais il est arrêté par les fils de fer . » Il tient la position (bois des Cusines, bois du Sabot, etc...) jusqu'au 12 octobre. Il est alors ramené à l'arrière au camp proche de Mourmelon pour une nouvelle période d'instruction. Jusqu'au 1er janvier 1916.

On lui confie alors, toujours dans ce secteur si disputé de la Marne, celui d'Aubérive. Pendant 5 mois, il va tenir, infligeant même des pertes à l'ennemi.

VERDUN

Ensuite, pas de répit ! Par voie ferrée et voie de terre, direction Verdun. Du 14 au 27 juin, le régiment doit défendre les ravins vers le fort de Vaux. Aux mains de l'ennemi depuis le 7, le général Nivelles a décidé de le reprendre.

La journée du 21 juin est très éprouvante. Le JMO lui consacre huit pages, comptabilisant du 15 au 25 juin, 220 tués (dont 5 officiers), 713 blessés (10 officiers) et 355 disparus (12 officiers). Soit un total de 1290 (27 officiers).

Le 26 juin 1916, le 132 RI quitte à pied le secteur pour Belrupt, puis en voitures pour Baudonvillers et Sommelonnes, entre Saint-Dizier et Bar-le-Duc. C'est la reprise de l'instruction. En juillet- août, le régiment est complété par 794 hommes.

Le 18 juillet, tout le régiment embarque à Saint-Eulien, sur la voie ferrée Vitry-le-François - Saint-Dizier et débarque en soirée et la nuit à Mézy (Aisne) après douze heures de voyage. Cantonnement à Mont St Père et Chartèves, près de Château-Thierry, entre Paris et Reims. Reprise de l'instruction jusqu'au 10 août où le 132 RI se rend dans deux localités proches, à Ville-en-Tardenois et Romigny. Là, il peut « disposer d'une plus grande étendue de terrains libres pour l'instruction et les manœuvres. »

Un fusillé pour l'exemple

Le 11 août 1916, « trois compagnies du régiment assistent à 5 heures du matin à l'exécution de Gustave Helstroffer, de la 6ème compagnie, condamné à mort, pour abandon de poste en présence de l'ennemi.

LA SOMME

Le 5 septembre 1916, c'est le départ en soirée par auto-camion pour la gare d'Épernay. Trois convois sont programmés. De là, départ en train pour Marseille-en-Beauvaisis (nord de Beauvais). Le 6 en fin de journée, tout le monde a été acheminé. Les cantonnements sont installés à Fontaine Lavaganne et Gaudechart. Le JMO signale 4 désertions au cours du transport.

Le 14 septembre, le régiment est acheminé par voie de terre et en auto pour Suzanne (Somme) où il arrive le 22. Suzanne, sur la rive droite de la Somme, entre Albert et Péronne. A peine arrivés, les hommes apprennent qu' « une attaque générale doit être exécutée par la 6ème Armée au jour J et à l'heure H qui sera donnée

suite p. 3**CARNET DE GUERRE****D'EDOUARD MATTLINGER**

Du même régiment que Jean Grange.

LES EPARGES

Du 5 au 9 avril 1915 - « L'ennemi s'est dressé et en plus des obus, nous envoyons des torpilles. Debout dans la tranchée, nous surveillons où elles tomberont. Elles arrivent toujours par groupe de 5 sur différents points. Elles mesurent 1m15 ; aussi, lorsqu'elles arrivent à terre, elles produisent une explosion terrible qui projette à plus de 400 mètres des pierres et des éclats.

Pendant ce temps, notre artillerie redouble d'ardeur et touche en plein les tranchées ennemies. On aperçoit des corps projetés en l'air jusqu'à 10m d'hauteur et à chaque obus, des bras, des jambes et des corps déchetés sont projetés. C'est une horreur...

Ces combats durèrent quatre jours avec un acharnement inouï. Le terrain était couvert de cadavres.

Ces combats nous avaient donné la fièvre ; et malgré un temps épouvantable, nous mourrions de soif. Nous n'avions comme ressource que l'eau sale des trous d'obus où décollaient les eaux de pluie qui avaient lavé les cadavres. Beaucoup d'hommes étaient devenus fous, et notre bataillon, à l'effectif de 900 hommes, se trouvait réduit à 287...

Le 9 au soir, 40 hommes de ma compagnie sont désignés pour aller renforcer la 11ème. Nous partons par une nuit très noire. L'on ne voyait pas devant soi ; aussi nous tombions à chaque instant dans des trous d'obus. Nous arrivons à un boyau que l'on nommait « le boyau du colonel ». Là, c'était le bouquet. Plus nous avançons, plus nous enfonçons dans l'eau et la boue. Nous sommes arrivés à un moment où nous étions dans l'eau boueuse jusqu'au ventre ; alors ma colère n'avait plus de limite. Je me suis mis à gueuler de la plus belle façon en traitant nos chefs de bandits et d'assassins. Ma colère était tellement grande que si un chef m'avait embêté, je lui aurais tiré dessus.

Le plus pénible, c'est que je perdais un de mes souliers et pas de cordon pour le lier. A chaque pas, on entendait les pauvres blessés qui appelaient au secours, mais ça nous était impossible d'y aller puisque nous-même avec tous nos membres libres, nous n'arrivions pas à nous dégager.

suite p. 3